

La révolution américaine sous le prisme du peuplement

AGNÈS DELAHAYE

Ce chapitre analyse l'évolution de l'historiographie récente de la révolution américaine pour mesurer l'utilité et l'impact de la notion de peuplement (*settler colonialism*) dans la compréhension des enjeux politiques et stratégiques de la rupture du lien impérial et de la guerre d'indépendance qui s'ensuivit. Il démontre que le droit à la terre a joué un rôle prépondérant dans les revendications révolutionnaires et dans les décisions majeures de la Confédération des États indépendants, mais pose les limites d'une conception totalisante et idéologique du peuplement, qui reviendrait à en nier la portée institutionnelle et historique.

Dans son étude de l'historiographie de la jeune Amérique de ces vingt dernières années, le très regretté Trevor Burnard constatait que la révolution américaine restait le sujet le plus étudié par les spécialistes des principales revues d'histoire moderne publiées aux États-Unis. Il démontrait également que le cadre chronologique, spatial et théorique dans lequel

elle est désormais appréhendée a été récemment considérablement modifié. Trois champs d'étude en particulier ont permis d'élargir les enjeux de la rébellion des colonies britanniques au-delà des frontières disciplinaires et thématiques auxquelles elle était profondément associée depuis le XX^e siècle : l'histoire de l'esclavage atlantique, dont Trevor Burnard était l'un des spécialistes les plus prolifiques, la nouvelle histoire de l'Empire britannique, et enfin *settler colonialism*, encore peu pratiqué en Europe, qui est l'objet de ce chapitre¹.

La notion de *settler colonialism* pose un certain nombre de problèmes aux historiens européens spécialistes du XVIII^e siècle américain, à commencer par sa traduction. Il n'existe pas d'équivalent français ou espagnol du terme anglais *settler*, qui au sens strict désigne, parmi l'ensemble des personnes engagées dans la construction de l'empire (*colonists*), les immigrants anglais qui s'installèrent de façon permanente en territoires d'outre-mer, par différence avec les agents colo-

niaux et commerciaux qui circulaient entre ces périphéries et la métropole. On trouve dans la recherche francophone contemporaine des références à la « colonisation » ou au « colonialisme » de peuplement, deux termes dont les connotations reflètent les projets méthodologiques et politiques des chercheurs qui les mobilisent, à savoir l'impact de l'expansionnisme européen sur les sociétés actuelles, principalement en Australie et en Nouvelle-Zélande, au Canada, aux États-Unis, mais aussi dans certaines régions de l'Afrique². La portée mondiale du peuplement n'est pas le propos de cet article qui est centré sur le renouveau de l'histoire politique de la révolution américaine, et non sur son rôle dans le présent.

On doit en effet partir du principe que contrairement à leurs homologues français, néerlandais ou espagnols, les auteurs anglophones qui étudient les empires de l'époque moderne n'ont aucun mal à concevoir l'existence d'une distinction entre, d'une part, les nombreux agents impériaux britanniques qui circulaient et faisaient carrière dans les espaces d'outremer mais conservaient leur capital et leurs liens professionnels et familiaux en métropole, et les *settlers*, ces générations de sujets de la couronne anglaise qui, à partir du début du XVIII^e siècle, se sont installés en terres autochtones et fait émerger des sociétés créoles pérennes, d'abord en Amérique du Nord, puis dans tous les espaces de l'ancien Empire britannique regroupés aujourd'hui dans le Commonwealth. Aux oreilles des chercheurs de nationalité américaine, le terme résonne de manière encore plus familière, puisqu'il parcourt la littérature étatsunienne depuis la révolution³. Les pre-

mières histoires des États-Unis publiées au tournant du XVIII^e siècle utilisaient abondamment le terme, pour définir la communauté d'intérêts et de condition que partageaient les révolutionnaires devenus américains, et au nom de laquelle ils s'étaient battus puis constitués en une entité nouvelle, une confédération, d'abord, puis un état-nation souverain⁴.

À mesure que la République américaine se consolidait, les *settlers* ont aussi peuplé l'imaginaire populaire étatsunien sous la forme d'une nébuleuse de figures, d'images et de citations accumulées au gré des guerres expansionnistes de l'État fédéral et de la révolution des techniques de l'imprimé pendant tout le XIX^e siècle⁵. Les colonisateurs de chaque poussée dans l'Ouest peuvent évoquer tantôt les héros armés de la Destinée Manifeste des États-Unis, tantôt les vagues successives de pionniers, de mineurs et d'ouvriers de toutes catégories, les hommes et les femmes de la révolution essentiellement démographique, selon James Belich, des *settlers* de la République étatsunienne dès son avènement⁶. Leur travail et leur mobilité ont permis la transformation des territoires autochtones pour le contrôle des richesses naturelles qui ont nourri la première puis la seconde industrialisation jusqu'à «la fermeture de la Frontière», élevée par F. J. Turner dans les années 1890 au rang de récit structurant de l'identité américaine⁷. Force est de constater que la polysémie du terme, à l'échelle globale comme dans le contexte particulier du Nord-Est américain, le rend difficile à délimiter et à saisir avec rigueur et précision.

L'ambition de cet article est de proposer une lecture historiographique des travaux récents qui tendent à décentrer

la révolution américaine hors des frontières politiques du récit traditionnel de la naissance des États-Unis, pour démontrer la pertinence d'une approche spatiale de l'événement et de la prise en compte des enjeux de l'expansionnisme, et en particulier du peuplement, dans la rébellion. Nous proposerons une définition du peuplement qui soit mobilisable dans l'analyse politique, au sens très large du terme, de la révolution: premièrement l'engagement des colons britanniques dans la résistance au contrôle impérial, puis la consolidation de leur union institutionnelle pendant la guerre d'indépendance, et enfin la politique expansionniste que cette dernière a stimulée. Nous tenterons de délimiter le champ et de clarifier les thèmes de *settler colonialism* dans le contexte de l'indépendance américaine, pour faire preuve de sa pertinence et des perspectives d'analyse qu'il ouvre pour penser la révolution, dans le temps et dans l'espace, à plus petite comme à plus grande échelle, mais aussi pour en soulever les limites, à l'aune du 250^e anniversaire de l'indépendance en 2026.

Décentrer le récit national américain

Les commémorations du 4 juillet 2026 adhéreront sans surprise au culte civique étatsunien qui fait la part belle, d'une part, aux héros civils et militaires de la résistance révolutionnaire qui ont forgé la nation par leur lutte et leurs écrits, et, d'autre part, aux Pères Fondateurs de la République et aux rédacteurs de ses grands textes constitutionnels, des figures et des textes qui sont l'objet de nombreuses bio-

graphies et monographies qui participent de l'éducation du peuple par l'histoire, une fonction que les historiens étatsuniens reconnaissent volontiers comme l'un des moteurs de leurs travaux⁸. Néanmoins, depuis deux décennies, les spécialistes de l'histoire de la révolution ont entamé un long travail de décentrement de leurs méthodes et de leurs corpus, pour échapper aux paradigmes exceptionnalistes qui structuraient leur champ depuis les années 1950 en concentrant l'analyse sur les idées et les écrits des élites révolutionnaires, au détriment du contexte social, économique et stratégique, à grande et à petite échelle, dans lequel ils ont débattu de la nature et des raisons de leur prise d'autonomie⁹.

L'histoire des idées révolutionnaires américaines cherche en effet désormais à comprendre les causes de la crise impériale dans un dialogue transatlantique entre l'héritage politique profondément européen que les rebelles ont mis en avant dans leurs revendications indépendantistes, principalement la pensée antique et les républicanismes de l'ère moderne, et les conceptions des droits, des libertés et des devoirs des sujets coloniaux entretenues en métropole, où les autorités impériales tentaient de consolider leur emprise sur les enjeux stratégiques de la colonisation, dans une lutte internationale pour la domination sur mer et sur terre des empires européens. Le XVIII^e siècle fut un siècle de conflit permanent entre la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et les Pays-Bas, pour l'hégémonie politique et commerciale en Europe et dans l'espace atlantique, dans lequel les colonies américaines étaient parties prenantes. Les frontières spatiales et chronologiques de

l'histoire de l'émergence des États-Unis par l'indépendance et la guerre se sont ainsi considérablement élargies, par comparaison avec les autres rébellions coloniales de l'Âge des Révolutions, mais aussi par le constat de la circulation en réseaux des idées, des biens, des pratiques, et des personnes, qui ont participé collectivement à la modernité politique des états-nations qui se sont constitués pendant cette période sur les deux rives de l'océan atlantique¹⁰. La révolution américaine a compté dans les échanges et les déséquilibres commerciaux et géostratégiques de l'Atlantique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, mais elle ne figure plus comme un phénomène unique obéissant à sa seule logique politique et nationale.

Autre facteur de décentrement, chronologique cette fois, l'histoire constitutionnelle qui interroge les causes et le rôle de la rupture du lien impérial et de la guerre entre la Grande Bretagne et ses anciennes colonies de la côte nord-atlantique dans la longue durée de l'impérialisme britannique¹¹. Elle étend les frontières chronologiques de l'indépendance bien avant la fin de la Guerre de Sept Ans, en révélant les liens entre les pratiques de gouvernance locales et régionales et l'impact des changements de politique impériale imposés par la métropole depuis la consolidation des colonies anglaises à la Restauration dans le dernier tiers du XVII^e siècle¹². Le dominion de Nouvelle-Angleterre, l'union administrative tentée par le *Board of Trade* en métropole pour consolider la gouvernance des colonies de Nouvelle-Angleterre, puis de New York et du New Jersey oriental et continental en 1686, se solda trois ans plus tard par une révolte coloniale à Boston et la déroute du gouver-

neur royal Edmund Andros. Les colons tenaient à leurs privilèges et leur autonomie gouvernementale et gestionnaire et savaient les défendre. Il existe donc des précédents à la rébellion de 1775, qui ont en commun d'être le lieu d'expression d'un ensemble d'intérêts économiques et politiques divergents mais partagés, cristallisés pendant la révolution autour non seulement de l'héritage britannique partagés des rebelles, mais aussi de leur expérience commune d'implantation et de gouvernance locale¹³. À l'échelle des villes et des comtés des anciennes colonies, la guerre d'indépendance coloniale a donc aussi son histoire, celle des pratiques de gouvernance et de défense locales qui ont facilité l'engagement des milices des États pendant la guerre d'indépendance, mais aussi la création de gouvernements localisés et autonomes, organisés dans des comités de résistance qui ont conçu leur existence politique hors du cadre impérial et lutté pour préserver leurs droits¹⁴. Ces développements américains n'intéressent cependant que très peu les historiens de l'empire britannique. La révolution américaine à l'échelle mondiale a eu un impact sur l'équilibre de l'ensemble du commerce et des possessions britanniques, mais elle n'a pas freiné ni entravé leur croissance spectaculaire au siècle suivant. En contexte atlantique et impérial, elle représente un phénomène localisé et limité, dont il serait aisé d'exagérer l'impact, en risquant à nouveau de céder au récit téléologique et exceptionnaliste de la naissance de l'état-nation américain¹⁵.

La révolution américaine constitue néanmoins un événement qui a compté pour les hommes et les femmes qui l'ont traversé. Encore plus éloignées des cercles

politiques de l'élite révolutionnaire, l'histoire sociale et l'histoire du livre et de l'imprimé ont étudié l'importance que l'indépendance et la guerre ont joué dans l'expérience du peuple américain, celles des hommes blancs, libres et patriotes, mais aussi celles des « oubliés de la révolution américaine » et des loyalistes qui s'y opposaient¹⁶. Le vécu et l'engagement révolutionnaire des acteurs et actrices subalternes de la rébellion et de l'indépendance est désormais connu dans toute son ampleur et sa diversité régionale, sociale, de genre et de condition¹⁷. Les études les plus récentes tendent cependant à conclure à une chronologie inverse de celle de la téléologie républicaine (l'avènement et la perfectibilité de la République), et font de la révolution non pas le lieu de naissance des libertés américaines mais le moment de cristallisation des intérêts des élites régionales dans la consolidation de l'esclavage, du patriarcat, et l'accélération de l'expansion. Les idées révolutionnaires de liberté et d'égalité étaient bien partagées à tous les échelons de la société en rébellion, mais les changements sociaux et politiques qu'elles ont engendrés n'ont été que de courte durée¹⁸. Elles n'ont pas conduit à une redistribution radicale du pouvoir politique et économique, mais au contraire au renforcement de la domination des hommes blancs dans les institutions, les foyers, et les plantations. Au regard de la longue durée de l'expansionnisme et de l'esclavage que la révolution a accélérés et renforcés, celle-ci reste un événement majeur mais fait figure d'antirévolution, au grand regret de ses spécialistes qui mesurent les dangers que pose la polarisation de la société étatsunienne à la démocratie, à l'approche des commémorations¹⁹.

De l'utilité du peuplement

Aborder la révolution américaine sous le prisme du peuplement permet de dépasser l'exceptionnalisme du récit téléologique de l'avènement de la République et de penser la rébellion des colons britanniques dans le contexte complexe de l'expansionnisme impérial de la période moderne. Ainsi en 2019, dans un numéro spécial consacré à l'impact de *settler colonialism* dans l'historiographie américaine du *William & Mary Quarterly*, la très prestigieuse revue d'histoire du XVIII^e siècle éditée par le Omohundro Institute, la spécialiste de l'histoire du genre en Louisiane coloniale Jennifer Spear concluait sur l'utilité de considérer pleinement et conjointement le vol de la terre et l'esclavage comme des facteurs incontournables de l'histoire coloniale américaine²⁰. Les autres chercheurs invités constataient eux-aussi l'intérêt pour la notion dans leurs champs respectifs et l'abondance des travaux qui la mobilisaient.

Certes, les *settlers* incarnent a priori l'antithèse de la civilité et de la vertu des élites révolutionnaires, qui ne les ont pas mentionnés explicitement dans les textes fondateurs de la République. Cependant, il ne faut pas confondre les représentations de l'homme de la frontière du XIX^e siècle avec la pratique du peuplement, dont le principe était l'association d'hommes libres pour l'implantation nombreuse de familles et de travailleurs libres ou forcés en territoires autochtones en marge des zones colonisées. En réalité, le peuplement figurait fortement dans les revendications révolutionnaires. La Déclaration d'Indépendance, par exemple, accusait le roi d'empêcher « le peuplement des États

» (*the population of these States*) et d'entramer ainsi l'appropriation de nouveaux territoires (*raising the conditions of new Appropriations of Lands*). Du point de vue américain, l'expansion représentait un droit fondamental des colons, qui avaient contribué à la souveraineté britannique en Amérique en transformant pas leur labeur les terres autochtones en zones de production agricole, au bénéfice des marchés métropolitains. Quand, à l'automne 1763, pour faire face au « soulèvement de Pontiac » sous l'autorité duquel les nations amérindiennes dans la région des Grands Lacs et de la vallée de l'Ohio attaquèrent les forts britanniques, le roi avait proclamé l'interdiction du peuplement au-delà de la ligne de crête des Appalaches, il avait enfreint les pratiques établies des colons qui, comme George Washington lui-même, spéculaient ou s'engageaient dans l'arpentage et la vente des territoires en marge des zones exploitées²¹.

Au centre du conflit territorial dans la région, la Compagnie de l'Ohio avait obtenu de la Couronne, à la manière des compagnies coloniales des siècles précédents, un titre de propriété et d'exploitation de plusieurs centaines de milliers d'hectares autour de l'actuelle ville de Pittsburg, à la condition d'y implanter des familles de colons censés sécuriser ces terres nouvelles. Pour les investisseurs londoniens et virginien, l'attrait d'une telle entreprise était principalement financier, mais le peuplement, ou l'occupation des terres amérindiennes par des familles de colons, faisait aussi partie du projet. À la différence des Français qui se contentaient de circuler et de commercer en terre amérindienne, le modèle colonial britannique était bien celui de l'implantation massive d'une popu-

lation laborieuse pour la transformation des territoires autochtones en fermes et en villages anglais. Le problème évident de la résistance amérindienne se lit également dans la Déclaration, qui reprochait au roi d'avoir fait « s'abattre sur les habitants des frontières » « les sauvages indiens » connus pour leur propension au massacre et à la destruction. Dans les écrits révolutionnaires, le droit à la terre des colons britanniques était une évidence, au point que la résistance amérindienne fût présentée comme une agression.

Penser la révolution américaine sous l'angle des espaces où elle s'est déroulée permet de prendre en compte les souverainetés amérindiennes et l'évolution des alliances et des conflits entre Européens et Amérindiens, très loin du récit téléologique et providentiel de l'avancée inévitable de la civilisation européenne dans le désert de l'Amérique. L'historiographie de la colonisation au XVIII^e siècle s'est considérablement enrichie ces dernières années grâce aux travaux en histoire amérindienne et autochtone, qui analysent le conflit révolutionnaire à l'échelle continentale, en regardant vers l'Est, en identifiant les enjeux territoriaux divergents des empires français, britannique et espagnol à l'aune des formes d'organisation politiques et guerrières adoptées par les différentes souverainetés amérindiennes pour résister à l'emprise européenne sur leurs ressources²². L'approche comparatiste, et non linéaire, du conflit révolutionnaire mobilisée par Charles Prior par exemple, révèle le rôle de l'appropriation territoriale dans la pensée des élites nationales après 1789, qui considéraient les *settlers* comme à la fois un risque à l'expansion paisible de la souveraineté américaine en terre

autochtone par la politique des cadeaux et des traités, et comme parties intégrantes d'une politique étatique pour «sécuriser ces territoires par le peuplement»²³. Elle démontre aussi que les colons américains ont dû adapter leurs conceptions du pouvoir, de la guerre et de la souveraineté à la réalité de la présence et de la résistance des nations amérindiennes en perpétuelle coalescence depuis les débuts de la colonisation et du peuplement, et qui obéissaient à leurs propres intérêts dans leurs prises de décision commerciales, guerrières et stratégiques²⁴.

L'expansion des *settlements* est donc une donnée incontournable du conflit révolutionnaire qui, sur son front de l'ouest, remonte aux premières percées commerciales et militaires virginienne dans la Vallée de l'Ohio au début des années 1770 contre les Shawnees de Virginie occidentale et du Kentucky, et prit fin avec le traité de Greenville de 1785, après la défaite iroquoise de Fallen Timbers au nord de l'immense territoire désormais «conquis» par les États américains. Celui-ci fut transformé immédiatement en domaine public, dont une partie revint aux combattants de la première guerre d'indépendance, puis de la seconde en 1812²⁵. La croissance naturelle de la population coloniale exerçait une pression considérable sur les domaines fonciers encore inexploités à l'intérieur des frontières cartographiées des colonies et le long des axes fluviaux du commerce continental. La guerre a accéléré le peuplement, puisque les deux-tiers des hommes blancs libres sans terres en 1764 étaient devenus propriétaires en 1782.

Le peuplement n'est donc pas une idée ni un concept politique mais un ensemble de pratiques foncières, financières et agri-

coles, qui visaient à pourvoir en terres les propriétaires libres des États et générer des fonds publics par la vente des terres explorées, cartographiées puis divisées en lots, afin d'être transformées en propriétés, en fermes et en plantations²⁶. Les intérêts fonciers des élites des villes de l'Est qui commandaient la gestion et la vente des territoires autochtones étaient donc intimement liés à ceux de la population, en particulier les hommes blancs jeunes en quête d'autonomie financière et politique par l'accès à la propriété et l'exploitation d'une terre qu'il leur fallait transformer pour la posséder²⁷.

Ainsi l'organisation de l'appropriation et de la distribution des terres de la Vallée de l'Ohio et du Mississippi fut la plus durable des politiques communes instaurées par les États américains dès la fin de la guerre d'indépendance. Elle reflète le consensus expansionniste qui prévalait dans l'exercice d'un pouvoir en guerre, sur mer et sur terre, à l'échelle continentale et atlantique. Le droit à la terre était constitutif de l'expérience de colonisation, inscrit dans les chartes fondatrices des colonies et partagé plus largement qu'en Europe parmi les hommes libres de chaque unité de gouvernance constituée (le village, le comté, la ville, et la colonie tout entière). Les représentants des États au Congrès continental ont invoqué leur droit de conquête sur les territoires autochtones et procédé immédiatement à appliquer ce droit en imposant leur souveraineté par les cartes et les décrets. Dans les Ordonnances foncières de 1784 et 1785 adoptées par la Confédération, les États-Unis renoncèrent après d'âpres conflits à leurs souverainetés coloniales individuelles à l'ouest des Appalaches et jusqu'au

Mississippi, et acceptèrent que ces terres soient vendues pour rembourser leurs dettes de guerre, sous la gouvernance centralisée du Congrès qui avait par ailleurs démontré sa capacité à mobiliser une armée conséquente, outil indispensable de la sécurité des zones de peuplement. Le peuplement constitue donc un des facteurs ayant contribué non seulement à la mobilisation des révolutionnaires mais aussi à leur élaboration progressive d'une politique expansionniste institutionnalisée et pérenne émanant directement de leurs savoirs de colonisateurs.

Les *settlers*, quant à eux, restent une frange problématique de la population coloniale et révolutionnaire, pour la violence dont ils dépendaient et qu'ils ont normalisée dans leurs écrits. Les résidents des zones de frontière représentaient une menace pour les gouvernements des zones établies, car au fur et à mesure que les *settlements* se sont éloignés des côtes atlantiques où ils avaient débuté, l'exercice de l'autorité impériale et coloniale émanant des lieux de gouvernance et de pouvoir des ports de la côte devenait difficile, et par conséquent ténu. L'histoire coloniale américaine est parcourue de révoltes populaires de l'intérieur, depuis les marges des territoires de la côte où étaient concentrés le pouvoir politique et le pouvoir économique de chaque région²⁸. En 1676, des *settlers* virginien sous l'égide de Nathaniel Bacon ont attaqué le siège du pouvoir colonial et mit son gouverneur en déroute pour leur avoir refusé l'accès aux terres amérindiennes. Cent ans plus tard, en 1786, 1200 fermiers du Massachusetts accablés de dette, menés par Daniel Shays, un vétéran de la guerre d'indépendance, prirent les armes contre le gouvernement

conservateur qui augmentait l'impôt pour payer la dette de guerre et exigèrent par la violence et la destruction qu'on les protège de la faillite et de l'expropriation.

La ligne de fracture entre les *settlers* et les autres révolutionnaires était donc spatiale, entre centre et périphérie, mais aussi économique et sociale, toujours en lien avec la terre et les moyens financiers et matériels très inégaux des colons puis des citoyens pour la faire fructifier. Plus pauvres, buveurs, et indisciplinés, parce que moins éduqués et condamnés dans leur immense majorité au travail de la terre, les *settlers* faisaient trembler les grands propriétaires et commerçants de l'Est, pour leur propension à la violence et la terreur qu'ils exerçaient à l'encontre des autochtones qui leur barraient l'accès aux espaces qu'ils convoitaient, et qu'ils haïssaient de manière de plus en plus systématique²⁹. La peur de la révolte populaire dans les zones de peuplement nouvelles et de l'insurrection dans les plantations a joué un rôle majeur dans les choix constitutionnels et politiques des élites des États, y compris dans la rédaction de la Constitution, pour renforcer leurs moyens de préserver leurs privilèges fonciers et commerciaux et maintenir leur position à la tête du corps social et politique³⁰. Sous le prisme du peuplement, la révolution américaine s'inscrit dans la longue durée de l'expansionnisme colonial européen en Amérique et met en lumière les solidarités à l'œuvre dans l'engagement révolutionnaire des colons nord-américains, en deçà de leur relation à l'empire : la centralité de la propriété terrienne dans la formation du corps social et politique à l'échelle locale de chaque *settlement* et les pratiques entrepreneuriales et gestionnaires par-

tagées pour l'appropriation et l'organisation de nouveaux espaces de souveraineté dédiés à leurs intérêts propres, par la violence et la racialisation de leurs sociétés.

Une histoire de la propriété terrienne coloniale est un chantier immense, car nécessairement morcelé et ancré dans le contexte particulier et l'environnement spécifique de chaque localité. Elle nécessiterait la multiplication des études de l'organisation corporatiste, juridique, économique, sociale et du travail des multiples espaces de colonisation et la comparaison systématique entre eux, impliquant un travail nécessairement collaboratif et interdisciplinaire qui ne correspond pas au format que les historiens privilégient, à savoir celui de la monographie. Ensuite, envisager le politique dans les espaces de pouvoir d'appropriation européenne signifie comprendre l'espace, la topographie, la configuration des zones de commerce et les intérêts de tous les acteurs de cette compétition, et concevoir ensemble la nature des intérêts économiques particuliers et collectifs et les processus de formation politique mis en œuvre pour les valoriser. Parmi les acteurs du *settlement* figurent des individus et des familles, mais aussi des associations religieuses et surtout des entreprises marchandes, créées puis dissoutes au fil de la formation des campements, des villages et des bourgs. Pour être riche et exacte, l'histoire du peuplement doit rester locale et régionale et éminemment politique, pour l'étude de l'imbrication entre intérêts économiques et organisation politique au cœur du développement de chaque nouvelle zone de peuplement³¹.

Settler colonialism ou peuplement ?

Même si la notion de *settler colonialism* est désormais couramment mobilisée pour définir l'élan expansionniste des Américains et la signification qu'ils ont attribuée à leur droit à la terre dans leurs revendications indépendantistes, elle continue de soulever un certain nombre de problèmes dans le champ de l'histoire moderne et révolutionnaire, qui sont liés à ses origines. *Settler colonialism* est un champ récent de l'histoire de l'Empire britannique qui a émergé dans les années 2000 en Australie, à partir des travaux de l'anthropologue Patrick Wolfe³². Celui-ci opérerait alors un tournant méthodologique profond dans son analyse de la société postcoloniale dont il émanait, pour interroger de manière critique le récit traditionnel de l'avancée des libertés anglaises en terre autochtone. Il détournait son regard d'anthropologue des sociétés aborigènes pour le porter sur la société australienne, celle des *settlers* revendiquant souveraineté et ancrage dans les territoires colonisés qu'ils ont transformés et dominés. Le principe premier et fondamental de la méthode proposée est donc de délimiter un corpus et un objet particuliers, l'organisation politique et sociale des espaces de peuplement britannique et les moyens mis en œuvre par les acteurs locaux de ces processus pour s'approprier ressources et territoires d'outremer par la violence et la guerre, au sein de l'Empire, mais pour leur intérêt propre, et dominer encore aujourd'hui les hiérarchies politiques, sociales et économiques qu'ils ont ainsi établies³³.

Une recherche documentaire rapide de *settler colonialism* sur la base de données JSTOR recense près de 19000 articles

principalement publiés ces vingt dernières années, dont seulement 3000 en histoire américaine. Les études postcoloniales des anciens espaces de domination impériale britannique se sont aisément approprié ce paradigme, particulièrement en Australie, en Nouvelle-Zélande et au Canada, fondés au XIX^e siècle. Aux États-Unis, les études des sociétés *settler* adhèrent à la même périodisation, en débutant l'analyse à la fondation des États-Unis modernes. Le XIX^e siècle a son historiographie propre, où *settler colonialism* représente en quelque sorte un tournant radical de la nouvelle histoire de l'Ouest, dont les spécialistes démontrent depuis les années 1990 le continuum expansionniste britannique et enfin étatsunien depuis les premières implantations européennes³⁴. Mais ces travaux interrogent principalement l'émergence du pouvoir et la politique de l'État fédéral, et non l'organisation sociale et politique des implantations nouvelles, et considèrent les *settlers* comme des figures transitoires de l'histoire américaine. Les espaces de frontière dans lesquels ils évoluent (*borderlands*) sont définis comme des espaces de rencontre et d'échanges entre parties prenantes européennes et autochtones qu'il faut étudier conjointement, mais qui sont voués à disparaître³⁵. Une fois le territoire conquis et les institutions fédérales installées, les *settlers* disparaissent en devenant des Américains. Ce qui reste de leurs agissements sont leurs mythologies et les paradigmes épistémologiques et méthodologiques qui ont contribué à la normalisation de la domination blanche qui a résulté du processus de peuplement. Il existe encore peu d'études de l'organisation politique du peuplement pour la

période coloniale, définie comme l'anti-chambre de l'impérialisme moderne et non le lieu d'une colonisation effective.

Settler colonialism, dans son acception australienne, repose ainsi principalement sur l'étude du discours au fondement des sociétés des *settlers*, le récit national de la conquête et les principes d'inclusion et d'exclusion du corps social et politique. Les spécialistes non-Américains mobilisent ainsi régulièrement l'étude de la « pulsion génocidaire » des colonisateurs, afin qu'apparaisse clairement la violence inhérente aux processus d'appropriation, et que soit déconstruit le récit de la conquête qui justifie la pérennité de l'occupation et de la domination des colonisateurs en invisibilisant la présence et l'agentivité autochtone. Parmi les thèmes fréquemment critiqués on peut trouver la *terra nullius*, la loi du vainqueur, et le récit providentiel de l'inévitabilité de la victoire sur les ennemis et les subalternes autochtones³⁶. *Settler colonialism* combine donc à la fois une perspective localiste et historique (la formation des sociétés *settlers*) et une critique culturelle de la domination coloniale dans le présent. Cette perspective postcoloniale rejoint le travail des historiens de l'esclavage sur la portée structurante du racisme colonial dans les espaces dédiés non pas au peuplement de masse d'hommes libres blancs, mais à l'exploitation systématique des corps et des personnes esclavagisés, dans un capitalisme racial au fondement de l'économie de plantation³⁷.

Cependant les historiens du continent américain aux XV^e-XVIII^e siècles, comme Allan Greer, ont rappelé les risques d'un usage trop hâtif du génocide pour synthétiser les motivations et les modes de

colonisation avant l'émergence de l'état-nation américain. La démarche anti-téléologique, en quelque sorte, qui voudrait créer un continuum génocidaire sur la longue durée de la colonisation achoppe à la réalité historique sur le terrain, puisque les terres n'étaient pas vides et les nations autochtones en résistance constante aux assauts européens³⁸. Même si l'intention génocidaire est lisible dans les clameurs et les récits des colonisateurs, pendant les deux premiers siècles de l'implantation anglaise, française et espagnole, les colons dépendaient des marchés amérindiens, ne maîtrisaient pas l'espace, et n'imposaient pas inévitablement leur souveraineté. Adhérer à cette nouvelle version de la puissance de la frontière, car c'est bien Turner que Wolfe voulait critiquer, c'est privilégier à nouveau un corpus limité et eurocentré qui invisibilise la présence autochtone et ignore les rapports de force réels entre Amérindiens et colonisateurs. Une recherche centrée sur les sociétés *settlers* implique que celles-ci soient étudiées dans leur contexte propre, dans une approche critique du corpus de leurs promoteurs, en résistant autant que possible à la force téléologique de l'historiographie hégémonique que les *settlers* ont eux-mêmes produite.

Settler colonialism est un concept utile pour comprendre l'importance de la propriété et de la terre dans l'engagement des colons des treize colonies britanniques dans la rébellion coloniale, la dimension expansionniste de la guerre d'indépendance sur son front de l'Ouest, et la communauté d'intérêts et de pratiques au nom de laquelle les révolutionnaires

prétendirent s'abstraire légitimement de l'autorité de l'Empire. Il invite aussi à la prise en compte des enjeux continentaux et mondiaux du soulèvement patriote pour en démontrer la complexité. Mais sa portée totalisante doit nous mettre en garde contre la tentation de transformer un processus économique et matériel concret en une idéologie, à la manière de Turner à la fin du XIX^e siècle. Celui-ci était d'ailleurs revenu sur sa première théorie qui avait tant séduit les Américains, après une recherche assidue à Boston dans les archives du XVII^e siècle. Il avait découvert que les puritains de Nouvelle-Angleterre combinaient en un seul lieu et un seul moment toutes les types d'hommes de la frontière³⁹. Le peuplement doit donc historicisé avant d'être mobilisé. Les choix thématiques et chronologiques des commémorations publiques et privées de l'indépendance à l'été 2026 reflèteront sans aucun doute les tensions au cœur du récit national américain, entre les partisans de l'histoire traditionnelle linéaire de la rébellion des années 1770 comme le prélude à la naissance de la République démocratique vingt ans plus tard, et les praticiens d'une histoire diversifiée et multiple, où figurent tous les acteurs de ce conflit continental et mondialisé. Les *settlers* n'auront sans doute pas leur place dans les reconstitutions et les hommages, mais les questions politiques, économiques et sociales que le peuplement soulèvent continueront d'alimenter les débats universitaires sur le rôle de la colonisation en Amérique et l'émergence de la modernité politique occidentale.

- ¹ Trevor Burnard, *Writing Early America, From Empire to Revolution*, Charlottesville, VA, University of Virginia Press, 2023.
- ² Voir par exemple le programme de la journée d'étude sur le sujet de l'IEA de Paris en 2016 <<https://www.paris-iea.fr/fr/evenements/l-algerie-francaise-en-perspective-une-forme-de-colonisation-de-peuplement-specifique>>; Joël Michel, *Colonies de Peuplement, Afrique, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2018.
- ³ Walter Hixson, *American Settler Colonialism, A History*, New York, Palgrave MacMillan, 2013.
- ⁴ Trevor Burnard et Agnès Delahaye, *Settler Colonialism and American History*, in Agnès Delahaye, Elodie Peyrol-Kleiber, Louis H. Roper, et Bertrand Van Ruymbeke (éd.), *Agents of European overseas empires, Private colonisers, 1450-1800*, Manchester, Manchester University Press, 2024, pp. 153-178.
- ⁵ Erik Altenbernd et Alex Trimble Young, *The significance of the Frontier in an Age of Transnational History*, in «Settler Colonial Studies», 4, n° 2, 2014, pp. 127-150; Michael Witgen, *A Nation of Settlers, The Early American Republic and the Colonization of the Northwest Territory*, in «William and Mary Quarterly», 76, 2019, pp. 391-398.
- ⁶ James Belich, *Replenishing the Earth, The Settler Revolution and the Rise of the Anglo-World, 1783-1939*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- ⁷ Frederick Jackson Turner, *The Significance of the Frontier in American History* (1894), New York, Penguin Books, 2008.
- ⁸ Les biographies des fondateurs sont trop nombreuses pour être énumérées, mais leur popularité reste forte, comme en attestent les séries télévisées qui leur sont aussi consacrées, telles que *Thomas Jefferson* de Ken Burns (1997), *John Adams* de Tom Hooper (2008) ou *Franklin de Tim Van Patten* (2024); sur l'impact mondial de la Déclaration d'Indépendance, voir David Armitage, *The Declaration of Independence, A Global History*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2007 ; pour une discussion récente et éclairante sur le rôle de l'histoire dans l'éducation civique de la nation américaine, voir Daniel Immerwahr, *The Center does not hold, Jill Lepore's awkward embrace of the nation*, in «The Nation», 11-18 novembre 2019.
- ⁹ James Gray et Jane Kamenski, *Introduction, American Revolutions*, in Gray & Kamenski, *The Oxford Handbook of the American Revolution*, New York, Oxford University Press, 2013, pp. 1-11.
- ¹⁰ Marc Belissa, Manuel Covo, Jack Rakove, Clément Thibaud, et Bertrand Van Ruymbeke (éd.), *Les Indépendances dans l'espace atlantique, 1763-1829*, «Annales Historiques de la Révolution française», 384, n° 2, 2016, pp. 167-198 ; Nathan Pearl Rosenthal, *Atlantic Cultures and the Age of Revolution*, in «William and Mary Quarterly», 74, n° 4, 2017, pp. 667-696 ; Joshua Piker (éd.), *Forum, Situating The United States in Vast Early America*, in «William and Mary Quarterly», 78, n° 2, 2021; Christopher Brown, *Empire Without America: British Plans for Africa in the Era of the American Revolution*, in Derek Peterson (éd.), *Abolitionism and Imperialism in Britain, Africa, and the Atlantic*, Dayton, OH, Ohio University Press, 2010, pp. 84-100.
- ¹¹ Jack P. Greene, *Peripheries and Center, Constitutional Development in the Extended Politics of the British Empire and the United States, 1607-1788*, London, University of Georgia Press, 1986; Greene, *Colonial History and National History, Reflections on a Continuing Problem*, in «William and Mary Quarterly», 64, n° 2 (2007), pp. 235-350 ; Greene (éd.), *Exclusionary Empire, English Liberty Overseas, 1600-1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
- ¹² Craig Yirush, *Settlers, Liberty, and Empire, The Roots of Early American Political Theory, 1675-1775*, New York, Cambridge University Press, 2011; Matthew Crow, *Atlantic North America from contact to the late nineteenth century*, in Edward Cavanagh et Lorenzo Veracini (éd.), *The Routledge Handbook of the History of Settler Colonialism*, London, Routledge, 2016, pp. 427-485.
- ¹³ Michael Kammen, *Sovereignty and Liberty, Constitutional Discourse in American Culture*, Madison, WI, University of Wisconsin Press, 1988.
- ¹⁴ Alfred F. Young, Gary B. Nash, et Raphael Ray (éd.), *Revolutionary Founders, Rebels, Radicals, and Reformers in the Making of the Nation*, New York, Alfred A. Knopf, 2011; Donald Johnson, *Occupied America, British Military Rule and the Experience of Revolution*, Philadelphia, PA, University of Pennsylvania Press, 2020.
- ¹⁵ Joyce Chaplin, *Expansion and Exceptionalism in Early American History*, in «Journal of American History», 89, n° 4, 2003, pp. 1431-1455.
- ¹⁶ Élise Marienstras et Bernard Vincent, *Les Oubliés de la Révolution américaine, Femmes, Indiens, Noirs, Quakers et Francs-Maçons dans la guerre d'Indépendance*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1991 ; David Waldstreicher, *In the Midst of Perpetual Fêtes, The Making of American Nationalism, 1776-1820*, Chapel Hill, N.C., University of North Carolina Press, 1996; Timothy H. Breen, *American Insurgents, American Patriots, The Revolution of the People*, New York, Hill and Wang, 2010; Jane Errington, *Loyalists and Loyalism in the American Revolution and Beyond*, in «Acadiensis», 41, n° 2, 2012, pp. 164-173; Sara Damiano, *Writing Women's History through*

- the Revolution, Family Finances, Letter Writing, and Conceptions of Marriage, in «William and Mary Quarterly», 74, n° 4, 2017, pp. 697-728.
- ¹⁷ Douglas R. Egerton, *Death or Liberty, African Americans and Revolutionary America*, Oxford, Oxford University Press, 2009; Woody Holton, *Forced Founders, Indians, Debtors, Slaves & the Making of the American Revolution*, Chapel Hill, N.C., University of North Carolina Press, 1999; Gerald Horne, *The Counter-Revolution of 1776, Slave Resistance and the Origins of the United States of America*, New York, New York University Press, 2014; Colin G. Calloway, *Red Power and Homeland Security, Native nations and the Limits of Empire in the Ohio Country*, in Michael McDonald et Kate Fullager (ed.), *Facing Empire, Indigenous Experiences in a Revolutionary Age*, Baltimore, MD, Johns Hopkins University Press, 2018; Serena Zabin, *The Boston Massacre, A Family History*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 2020.
 - ¹⁸ Rosemarie Zagarri, *Revolutionary Backlash, Women and Politics in the Early American Republic*, Philadelphie: University of Pennsylvania Press, 2007; Lauren Du Val, *Mastering Charleston, Property and Patriarchy in British-Occupied Charleston*, in «William and Mary Quarterly», 75, n° 4, 2018, pp. 589-622.
 - ¹⁹ Serena Zabin, *Conclusion: Writing to and from the Revolution*, in «Journal of the Early Republic», 37, n° 4, 2017, pp. 771-783.
 - ²⁰ Jennifer M. Spear, *Beyond the Native/settler divide in Early California*, in «William and Mary Quarterly», 76, 2019, pp. 427-434.
 - ²¹ Colin G. Calloway, *The Indian World of George Washington, The First President, the First Americans, and the Birth of the Nation*, New York, Oxford University Press, 2018.
 - ²² Daniel Richter, *Facing East from Indian Country, A Native History of Early America*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2001; Alan Taylor, *The American Revolution, A Continental History 1750-1804*, New York, Norton, 2016; Pekka Hämäläinen, *Indigenous Continent, The Epic Contest for North America*, New York, Liveright Publishing Corporation, 2022.
 - ²³ Charles Prior, *Beyond Settler Colonialism, State Sovereignty in Early America*, in «Journal of Early American History», 9, 2019, p. 95.
 - ²⁴ Matthew Kruer, *Time of Anarchy, Indigenous Power and the Crisis of Colonialism in Early America*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2024.
 - ²⁵ Colin Calloway, *La révolution américaine en territoire indien*, in «Annales Historiques de la Révolution française», 363, 2011, pp. 131-150.
 - ²⁶ Martin Brückner, *The Social Life of Maps in America, 1750-1860*, Chapel Hill, N. C., University of North Carolina Press, 2017; Bethel Saler, *The Settlers' Empire, Colonialism and State Formation in America's Old Northwest*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2015.
 - ²⁷ Honor Sachs, *Home Rule, Households, Manhood and National Expansion on the Eighteenth-century Kentucky Frontier*, New Haven, CT, Yale University Press, 2015; David J. Silverman, *Racial Walls, Race and the Emergence of American White Nationalism*, in Ignatio Gallup-Diaz, Andrew Shankman, et David J. Silverman (ed.), *Anglicizing Americans, Empire, Revolution, Republic*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2015, pp. 181-204.
 - ²⁸ Élie Marienstras et Naomi Wulf, *Révoltes et révolutions en Amérique*, Paris, Atlande, 2005.
 - ²⁹ Richard Drinnon, *Facing West, The Metaphysics of Indian Hating and Empire Building*, New York, Oxford University Press, 1997.
 - ³⁰ Terry Bouton, *Taming Democracy, The People, the Founders, and the Troubled Ending of the American Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 2007; Michael A. McDonnell, *The Politics of War, Race, Class, and Conflict in Revolutionary Virginia*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007; Patrick Spero, *Frontier Rebels, The Fight for Independence in the American West, 1765-1776*, New York, Norton & Co., 2018; Robert G. Parkinson, *Thirteen Clocks, How Race United the Colonies and Made the Declaration of Independence*, Chapel Hill, NC, University of North Carolina Press, 2021; Eli Merritt, *Disunion among Ourselves, The Perilous Politics of the American Revolution*, Columbia, MI, University of Missouri Press, 2023.
 - ³¹ Tom Cutterham, *Class, State and Revolution in the History of American Capitalism*, in «Journal of the History of Sociology», 33, 2020, pp. 26-38.
 - ³² Patrick Wolfe, *Settler Colonialism and the Transformation of Anthropology, The Politics and Poetics of an Ethnographic Event*, London, Cassell, 1999.
 - ³³ Lorenzo Veracini, *Introducing, Settler Colonial Studies*, in «Settler Colonial Studies», 1, n° 1, 2011, pp. 112; Veracini, *Telling the End of the Settler Colonial Story*, in Fiona Bateman et Lionel Pilkington (ed.), *Studies in Settler Colonialism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011, pp. 204-218.
 - ³⁴ Robert V. Hine et John Mack Faragher, *The American West, A New Interpretive History*, New Haven, CT, Yale University Press, 2000; Soazig Villerbu, *Nouvelle Histoire de l'Ouest, Canada, États-Unis, Mexique*, Paris, Passés/Composés, 2023.
 - ³⁵ Richard White, *The Middle Ground, Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991; Gene A. Smith et Sylvia L. Hilton, *Nexus of Empire, Negotiating Loyalty and Identity in the Revolutionary*

Borderlands, 1760s-1820s, Gainesville, FL, University Press of Florida, 2011.

- ³⁶ Patrick Wolfe, *Settler Colonialism and the Elimination of the Native*, in «Journal of Genocide Research», 8, 2006, pp. 387-409; Jeffrey Ostler, «To extirpate the Indians», *The Indigenous Consciousness of Genocide in the Ohio Valley and Lower Great Lakes, 1750s-1810s*,

in «William and Mary Quarterly», 72, 2015, pp. 587-622.

- ³⁷ Jennifer Morgan, *Reckoning with Slavery: Gender, Kinship and Capitalism in the Early Black Atlantic*, Durham, NC, Duke University Press, 2021; Walter Johnson, *The Broken Heart of America, St Louis and the Violent History of the United States*, New York, Basic Books, 2020.

- ³⁸ Allan Greer, *Settler colonialism and empire in early America*, in «William and Mary Quarterly», 76, 2019, pp. 383-390.

- ³⁹ F. J. Turner, *The First official frontier of Massachusetts Bay*, in «Publications of the Colonial Society of Massachusetts», 17, 1913-14, pp. 250-271.